



HAL
open science

Sextus post-moderne ?

Stéphane Marchand

► **To cite this version:**

Stéphane Marchand. Sextus post-moderne ?. 2020, <http://philosophicalskepticism.org/en/skepsis/number-20-richard-bett-and-ancient-skepticism-1/>. hal-02550472

HAL Id: hal-02550472

<https://hal.science/hal-02550472v1>

Submitted on 22 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sextus post-moderne ?

Réflexions sur l'ouvrage de R. Bett

Stéphane Marchand

Université Paris 1 Panthéon Sorbonne / UMR 7219 SPHERE

Je suis très honoré que l'on m'ait sollicité pour discuter le dernier ouvrage de Richard Bett¹, d'autant plus que j'ai une dette particulière envers ses travaux qui ont joué un rôle important dans mes propres recherches sur le scepticisme, en premier chef son livre sur Pyrrhon et la tradition pyrrhonienne (*Pyrrho, his Antecedents, and his Legacy*, 2000).

S'il fallait faire ressortir une des thèses principales de l'ouvrage de Bett *How to Be a Pyrrhonist*, je dirai que, malgré l'apparente diversité des objets traités par chaque article, chacun montre la nature absolument particulière de la philosophie sceptique, et plus précisément de la philosophie pyrrhonienne. Les douze articles qui constituent ce volume font ressortir la nature profonde du choix philosophique qui est celui du scepticisme, qu'il s'agisse de réfléchir sur la manière dont les sceptiques pensent leur propre pratique (première partie), sur la nature de cette pratique (deuxième partie), sur le mode de vie que cette pratique implique (troisième partie), et enfin, sur la relation entre cette pratique et des problématiques contemporaines (quatrième partie).

Pour cette contribution, je voudrais me concentrer sur une question générale – qui me semble soutenir l'ensemble de cette interprétation – celle qui consiste à savoir de quelle nature est la philosophie sceptique, et plus particulièrement la philosophie néo-pyrrhonienne. Car au fond telles sont les questions que pose ce livre : dans quelle mesure la philosophie pyrrhonienne est-elle vraiment une philosophie, quelles sont ses implications pratiques et dans quelle mesure peut-on encore la prendre au sérieux ?

La première partie de l'ouvrage montre la position ambiguë de Sextus Empiricus vis-à-vis du concept même de philosophie. Peut-on encore parler de « philosophie » à propos de la pratique néo-pyrrhonienne ? Le livre de Bett montre à plusieurs reprises en quoi l'idée même d'une philosophie sceptique est paradoxale. D'abord, parce que la nature philosophique du scepticisme est différente de la philosophie dogmatique à laquelle les pyrrhoniens s'opposent : elle ne correspond pas à ce que l'on considère ordinairement comme étant de la philosophie, ce qui fait que, comme le montre le chapitre 2 « Why Care Whether Skepticism Is Different from Other Philosophies ? », il n'y a pas en réalité de « philosophie voisine » du scepticisme. Sextus s'oppose à la philosophie de son temps, celle qui suppose la tripartition en logique, physique, éthique, qui s'autorise d'une affiliation à une autorité et à une école qui transmet de manière continue les thèses d'un fondateur, et donc qui s'organise autour d'un certain nombre de thèses sur la nature des choses, puisque c'est finalement ce critère qui prévaut dans les chapitres sur les « philosophies voisines » pour distinguer la position d'un scepticisme « pur » de toutes les autres formes de philosophie. Si l'on s'arrêtait à cet argument, on pourrait simplement conclure que les sceptiques disposent d'une autre conception de la philosophie ; et c'est d'ailleurs dans ce sens que l'on traduit le plus souvent l'expression *hè kaloumenè philosophia* pour désigner « une certaine conception de la philosophie » (notamment *PH* I, 6 ; II, 1 ; II, 12), c'est-à-dire en somme la philosophie dogmatique. On trouve d'ailleurs chez Sextus des usages de *philosophia* pour désigner sa propre pratique, ce qui pourrait laisser penser qu'il s'agit finalement d'un conflit entre des conceptions différentes de la philosophie (voir p. 17).

Mais l'ouvrage de R. Bett montre d'autres raisons qui font que l'on peut résister à parler de « philosophie sceptique ». En effet, la philosophie sceptique, du moins la philosophie pyrrhonienne, n'est fondamentalement pas un amour du savoir (voir par ex. p. 3 et p. 6) : Pyrrhon est censé avoir été heureux de s'être détourné de la connaissance, Timon se rit de toute prétention au savoir, Énésidème est heureux de ne pas croire qu'il sait quelque chose, Sextus, enfin, a renoncé à chercher réellement la vérité². Cet argument laisse entendre que Sextus cherche finalement à abandonner la philosophie. Ainsi, R. Bett montre à plusieurs reprises l'expression *hè kaloumenè philosophia* a deux implications : « d'abord, que ces philosophes <i.e les philosophes dogmatiques> affirment qu'ils font quelque chose qu'ils ne parviennent pas à faire en réalité, ensuite, que selon sa propre compréhension de ce que la philosophie est ou devrait être, Sextus lui-même n'a rien à avoir avec la philosophie » (p.42)³.

1 A cette occasion, je remercie chaleureusement Plinio Junqueira Smith pour cette invitation, et pour ses remarques et suggestions sur ce texte.

2 Comme on sait cette question est très débattue parmi les commentateurs ; R. Bett défend cette lecture à plusieurs reprises dans le livre, notamment contre C. Perin.

3 Voir aussi p. 16 n. 18, où R. Bett dit qu'il ne faut pas traduire l'expression *hè kaloumenè philosophia* par « ce qu'ils appellent 'philosophie' » mais par « ce qui est appelé 'philosophie' » : « cela implique que ce qui est généralement considéré comme de la philosophie ne mérite pas ce terme. Cela n'implique pas que quelque chose d'autre, le scepticisme par exemple, le mérite. »

On peut alors se demander pourquoi Sextus n'hésite pas à parler parfois de « philosophie » pour désigner sa propre pratique ? Bien entendu, on pourrait invoquer le fait que Sextus insiste souvent sur l'idée qu'il ne faut pas « se battre sur les mots » (*PH I*, 195 et 207), et que le langage doit suivre une seule logique, celle de l'usage et de la compréhension, qui autorise donc d'utiliser des termes de façon flexible, sans pour autant assumer toutes les implications dogmatiques des termes utilisés. R. Bett évoque cette ligne d'argumentation (p. 17) mais il en adopte une bien plus radicale qui fait apparaître une nouvelle raison de prendre ses distances avec l'idée même de philosophie. Cette raison est liée à l'objet propre du premier chapitre « The Pyrrhonist's Dilemma : What to Write if You Have Nothing to Say ? » qui réfléchit à la nature de l'écriture sceptique. Selon Bett, les contradictions portées par Sextus pourraient résulter d'une stratégie pour perdre le lecteur et l'amener à suspendre son jugement. Le flottement sur la nature philosophique du scepticisme pourrait donc être un exemple de cette stratégie subtile d'écriture : « le résultat est de transformer la position sceptique vis-à-vis de la philosophie et les aspirations liées à la philosophie elle-même en des questions fuyantes (*elusive questions*), et cela à son tour pourrait être considéré comme une forme d'exemple à un méta-niveau de son projet général qui consiste à miner la confiance du lecteur » (p. 17).

Une telle conception de l'écriture sceptique change radicalement la nature même de l'idée que l'on se fait de la pratique philosophique. En effet, l'idée même de cohérence joue un rôle essentiel dans la constitution du projet philosophique dans l'Antiquité. Or Bett propose de voir dans les flottements de Sextus « le projet de ne pas être trop systématique dans ses propos, en considérant que la déception des attentes liées au déroulement de la discussion peut être un moyen parmi d'autres de déranger le lecteur retranché dans ses positions » (p.23). Le flou serait donc voulu ; les imprécisions, voire les incohérences, maintes fois dénoncées dans la littérature secondaire, répondraient à une stratégie élaborée. Là où certains commentateurs voyaient une faiblesse logique ou argumentative, Bett suggère qu'il pourrait y avoir « un haut degré de sophistication ». Le chapitre s'arrête sur cette suggestion, et concède que cette hypothèse peut paraître comme la projection « anachronique d'une sensibilité post-moderne ».

Il faut souligner d'abord que cette hypothèse est introduite en conclusion, et de manière presque désinvolte, alors qu'elle me semble introduire un véritable changement de logique dans l'interprétation du scepticisme qui sera certainement refusé par bon nombre d'interprètes. Ma première question sera donc de demander dans quelle mesure R. Bett lui-même est prêt à assumer toutes les conséquences d'une telle hypothèse. En effet, ce qui est en jeu ce n'est rien moins que le modèle de cohérence utilisé pour comprendre la philosophie pyrrhoniennne. Dans ses interprétations précédentes, R. Bett avait proposé une interprétation génétique qui distingue des strates historiques et logiques de différentes formes de scepticisme (une forme relativiste propre à Énésidème et une forme suspensive propre à Sextus) et qui montrait l'incompatibilité entre les deux stratégies. On pouvait soit penser que Sextus compilait ces différentes strates⁴, soit qu'il utilisait le méta-dogmatisme négatif comme un argument contre les positions dogmatiques afin de produire la suspension⁵. Accepter l'hypothèse d'un « art d'écrire » ou d'une ambiguïté voulue, c'est se ranger à une nouvelle voie selon laquelle le scepticisme défendu par Sextus ne propose pas seulement de suspendre son jugement sur la nature de la réalité, mais où il s'agit en quelque sorte de suspendre son jugement sur la nature même de la philosophie sceptique. S'agit-il de dire qu'il aurait là un méta-scepticisme exploitant la vertu réfléchissante du scepticisme capable de s'intégrer lui-même dans son propre doute ? Cette hypothèse ne permet-elle pas d'expliquer un certain nombre d'incohérence souvent dénoncée à propos de Sextus, et donc de voir dans la philosophie pyrrhoniennne une philosophie qui s'affranchit d'une certaine forme de cohérence ? De fait, j'ai moi-même défendu cette hypothèse, mais je me demande si R. Bett serait prêt à me suivre dans ce chemin post-moderne d'interprétation⁶.

En outre, je voudrais revenir à la question de la « philosophie pyrrhoniennne » ; R. Bett pose la question de savoir dans quelle mesure on peut encore parler de « philosophie » dans ce contexte ? Il serait, je crois, puéril de s'arrêter à la question de savoir s'il s'agit encore ou non de la philosophie, dans la mesure où la réponse à la question dépendrait largement de la conception que chacun se fait de la philosophie. Plus intéressant serait de se demander si la pratique de Sextus implique une véritable différence avec la pratique philosophique de son temps. Certes, il y a une forme de rupture dans la mesure où il ne s'agit pas de dire la vérité du monde, ni d'articuler des propositions cohérentes sur le monde, ni même de réformer sa vie en la mettant en accord avec une certaine connaissance de la nature du monde. Cependant Sextus n'écrit pas non plus des romans, et la nature de sa réflexion est de part en part théorique, même s'il ne cherche pas la vérité et cherche plutôt à produire des oppositions entre les arguments pour arriver à la suspension du jugement. Sextus argumente, questionne les positions philosophiques elles-mêmes, et en cela c'est incontestablement un philosophe, parce qu'il s'adresse à des philosophes. En outre, non seulement il utilise des arguments et même des concepts qui proviennent de la philosophie dogmatique, mais certaines de ses propres positions – quoi qu'en dise Sextus lui-même – proches de positions académiciennes, mais aussi épicuriennes⁷. Il est donc possible que Sextus veuille prendre ses distances avec la philosophie pour se démarquer et montrer la différence du scepticisme avec la philosophie dogmatique, mais est-il le

4 Voir l'introduction de son édition d'*AM XI*.

5 Voir l'introduction de son édition d'*AM I-VI*, notamment p. 12-13.

6 S. MARCHAND, « Sextus Empiricus' Style of Writing », dans D. E. Machuca (éd.), *New Essays on Ancient Pyrrhonism*, Leiden/Boston, Brill, 2011, p. 113-141.

7 Sur ce point je me permets de renvoyer à mon article « Le statut particulier de l'épicurisme dans le néo-pyrrhonisme », dans *Épicurisme et Scepticisme*, Roma, Sapienza Università Editrice, 2013, p. 63-82

meilleur juge de cette distance ? Ne pourrait-on pas objecter à R. Bett sur ce point que Sextus est, en quelque sorte, philosophe malgré lui ?

De fait, comme le dit R. Bett lui-même, Sextus écrit, à l'instar des philosophes, pour adresser un message à ces lecteurs, pour leur montrer la nature de son expérience du scepticisme et donner des arguments pour produire la suspension du jugement (p. 8-II). Il est possible que la vie très particulière du sceptique qu'il décrit comme désincarnée, prenant ses distances avec ses propres croyances (celle qui est décrite par Bett aux chapitres 7, 8 et 9) ne soit pas très populaire. Néanmoins il entre finalement dans le cadre de la présentation scolaire de sa propre voie, comme une option philosophique crédible, prenant place dans le débat sur ce qui constitue la meilleure vie, et faisant une proposition, qu'il ne présente pas nécessairement comme la meilleure proposition, mais bien comme une proposition⁸. Le jeu de Sextus vis-à-vis de la « philosophie » me semble donc pouvoir être expliqué en prenant en compte d'une part le fait qu'il propose de quitter la philosophie, de suivre une voie « non-philosophique » (*AM XI*, 165) et d'autre part le fait qu'il s'adresse principalement à des philosophes, c'est-à-dire à une communauté qui pense pouvoir trouver dans la connaissance de la nature des choses le secret d'une vie bonne. Et à cet égard la solution préconisée par Sextus consiste avant tout à dégonfler cette prétention de la philosophie, solution qui se permet donc tous les moyens, l'humour, comme le montre le chapitre 3, mais aussi l'usage des tropes, donc d'une série d'arguments pour contrer les arguments dogmatiques, qui sont bien analysés aux chapitres 5 et 6. Est-ce suffisant pour dire qu'il est en dehors de la philosophie ? À mon avis non ; car Sextus est en quelque sorte pris au piège de la célèbre formule du *Protreptique* d'Aristote : « S'il faut philosopher, il faut philosopher, et s'il ne faut pas philosopher, il faut philosopher, donc, dans tous les cas, il faut philosopher »⁹. Il n'y a finalement pour lui d'autres moyens de sortir de la philosophie qu'en philosophant, ce qui fait peut être la différence entre lui et la stratégie de Pyrrhon ou de Timon. Le chapitre 3 sur l'humour lance des pistes dans cette direction qui reste encore à parcourir, notamment pour Timon.

Reste la question de savoir pourquoi adopter le choix du pyrrhonisme ; pourquoi chercher à vivre en pyrrhonien ? Ici mon interprétation diverge clairement de celle de R. Bett. En effet, il présente ce projet comme un projet radical, constituant un véritable défi pour la pensée (p. ix) qui reste finalement pour moi un mode de vie incompréhensible. Le livre entier montre en effet la radicalité de ce projet. Selon R. Bett on peut encore en tirer des enseignements profitables dans le scepticisme pyrrhonien, par exemple y trouver une source de modération éthique (p. x, n.2), ou la pratique vertueuse d'envisager aussi systématiquement que possible la pluralité des positions sur un sujet donné (p. 184-185), mais pour lui il est fondamentalement inapproprié à notre temps, et selon lui il n'a même jamais été considéré comme approprié, puisqu'il souligne le manque de popularité de cette philosophie (p. 147-148). Cette radicalité vient du fait qu'il s'agit d'un mode de vie qui va à l'encontre de notre humanité en cherchant notamment à promouvoir une vie sans croyance et en faisant de la tranquillité le but ultime de cette démarche. La troisième partie du livre en donne un résumé éloquent : la suspension du jugement empêche le sceptique de croire à ses propres valeurs, il vit d'une vie désincarnée, en outre l'idéal de la tranquillité l'empêche d'avoir des amis, en somme il retrouve le projet de Pyrrhon de se dépouiller de l'humanité.

Mais cette description ne prend pas en compte la nature profondément négative et « anti-philosophique » du scepticisme proposé par Sextus : il s'agit de donner au dogmatique des raisons de douter de ses propres convictions dans une démarche « philanthropique » selon les termes de *PH III* 280-281¹⁰. Je ne tiens pas à ouvrir à nouveau la querelle du scepticisme rural ou urbain, mais il me semble que précisément la stratégie d'écriture décrite par Bett permettrait de sortir de cette querelle en donnant une vision « raisonnable » du projet sceptique. La stratégie de Sextus cherche en effet à produire un choc chez le lecteur dogmatique, à le provoquer au nom d'une expérience libératrice, la suspension du jugement, c'est-à-dire la suspension des jugements théoriques sur la nature des choses. Que reste-t-il alors ? Pas nécessairement un sujet vide de croyance, de conviction ou d'intuition ; mais un sujet qui ne considère pas que ses croyances ou ses convictions sont définitivement rationnelles ou fondées, donc toujours disposé à les remettre en cause, à en douter. Reste donc la vie du non-philosophe, et plus généralement une forme de vie sans réflexion théorique, ou du moins la représentation que Sextus se fait de la vie d'un « non-philosophe ». Je ne dis pas que ce modèle ne pose pas de problèmes. De fait, il en pose énormément, et pas seulement des problèmes internes au scepticisme (problèmes internes que R. Bett soulève notamment p. 159, n. II) : on peut certainement considérer la position de Sextus comme naïve parce qu'elle se dote d'un concept de vie quotidienne qu'elle ne justifie pas vraiment, on peut la considérer comme dangereuse parce qu'après tout la plupart du temps l'action éclairée procède de la réflexion, mais il me paraît important de souligner qu'il s'agit de limites d'un autre ordre que celles définies par R. Bett dans son livre.

⁸ À ce titre, les passages de Sextus pour dire dans quelle mesure la philosophie sceptique est une école sont important : « Mais si l'on déclare qu'une école est la voie qui suit un raisonnement déterminé en accord avec l'apparence, ce raisonnement étant celui qui montre comment il semble possible de vivre correctement – nous prenons "correctement" non seulement au sens de "selon la vertu" mais en un sens plus large – et qui tend à nous donner la possibilité de suspendre notre assentiment, nous disons qu'il appartient à une école » *PH I*, 16-17 ; voir aussi *DL I*, 20

⁹ Aristote, *Protreptique*, apud Olympiodore, *In Alcib.* p. 144 Creuzer.

¹⁰ Il est d'ailleurs intéressant de noter combien R. Bett utilise peu ce texte (l'index renvoie à 3 passages) alors qu'il est à mon sens cardinal pour l'interprétation du scepticisme néo-pyrrhonien de Sextus Empiricus.

Il faut donc interroger la nature de la vie proposée par le pyrrhonisme, donc le contenu même du projet pyrrhonien. Cette question est à mon avis essentielle parce que sans ce modèle éthique, alors on se condamne à rester à une image du scepticisme radical, intéressant, qui constitue un défi important pour la philosophie, qui bouscule nos certitudes, mais qui ne saurait constituer au fond une proposition sérieuse de vie parce qu'on ne comprend pas pourquoi quiconque voudrait vivre cette vie là et y trouver son bonheur, à notre époque tout comme à n'importe quelle époque ! Pour cela peut-être faut-il dégonfler la proximité entre la nature des arguments sceptiques anciens et ce qui intéresse la philosophie moderne et contemporaine du scepticisme (ce que fait d'ailleurs très bien le chapitre sur les tropes, p. 128) pour arriver à voir en quoi le scepticisme pyrrhonien n'est pas seulement possible ou concevable mais peut être aussi une proposition de vie désirable.

Au sujet de ce désaccord, je pourrais dire, comme Bett à propos de son hypothèse sur l'écriture, qu'il s'agit peut-être d'une hypothèse anachronique, qui repose davantage sur ma propre grille de lecture, mon éducation ou mon milieu philosophique que sur les textes. C'est d'ailleurs le grand mérite de cet ouvrage de montrer par son ouverture, ses hypothèses patientes, sa capacité à remettre en question ses propres interprétations, la part d'indétermination de la philosophie sceptique, ce qui rend possible précisément la pluralité des interprétations. Le scepticisme fonctionne aussi comme un miroir réfléchissant qui fait que, parfois au détour d'une interprétation, l'on se voit soi-même avec toutes nos préconceptions philosophiques, et même notre éducation. C'est une des grandes vertus de ce livre que d'avoir conscience de cet effet, et d'accepter de penser à partir du scepticisme plutôt que de chercher à en présenter la vérité définitive.